Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur*

Paris, Classiques Garnier, coll. L'Univers rhétorique, 2019, 324 pages

Jérôme Bourdon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22932>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22932

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 450-452

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Bourdon, « Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22932>

qui est crucial lorsqu'une telle existence est discutable comme avec un *réseau terroriste* (existence supposée) versus le *réseau terroriste* (existence affirmée) –, lieu de son insertion dans un type de texte, qui influe sur la prise en compte de l'existence (presse, texte de fiction). Dans ce cas, la question métaphysique (existence ou pas) ne se pose manifestement pas de la même manière pour la dénomination elle-même et pour son emploi.

De fait, cette réflexion à propos de la dénomination conduit à une autre, plus générale : quelle conception de la langue ? En cohérence avec la perspective de l'ouvrage (linguistique *référentielle*) et notamment, dans la première partie, avec le développement sur le signe et la défense du point de vue nominaliste, le propos de la troisième partie et les exemples présentés sont centrés sur des unités lexicales – fussent-elles envisagées (chap. 6) dans un cadre phraséologique qui permet de montrer que les significations reposent sur des usages et des habitudes. Cette conception wittgensteinienne parcourt l'ensemble du livre, sans pour autant que ces usages soient envisagés en tant que tels, et en particulier contextualisés – ce n'est pas le propos de l'auteur. Pour autant, la centralité de la *langue* interroge. Son pendant chez F. de Saussure (la *parole*, présente dans le *CLG*, mais aussi dans les *Écrits*) n'est pas ou peu abordé, et tout se passe comme si la langue était implicitement considérée comme le tout (sans reste) des faits linguistiques. Vient à l'appui de ce sentiment la présence de formules telles « la langue commune est [...] le lieu de la vérité » (p. 62), et (à propos de la reformulation de vérités scientifiques) « si une telle vérité est reprise par d'autres, elle finit par entrer dans la langue » (p. 63), qui, d'une part, rapprochent des entités d'ordres différents (la langue, la vérité) et, d'autre part, rapportent à la *langue* des phénomènes relevant tout autant du dialogue, de l'argumentation et de l'interdiscours et passent sous silence, par exemple, les différences de contexte et de statut des énonciateurs.

On ne saurait demander à l'auteur de tout embrasser ; le tropisme souligné est d'ailleurs lié au choix d'une approche philosophique et à la défense d'une conception générale de la langue comme milieu. Cette démarche résolument englobante, appuyée par un large éventail de références théoriques, cohérentes et toujours travaillées en profondeur, fait de *Linguistique anthropologique et référentielle* un apport incontestable pour la linguistique mais peut-être également pour d'autres sciences humaines et sociales.

Michelle Lecolle

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France
michelle.lecolle[at]univ-lorraine.fr

Roselyne KOREN, *Rhétorique et éthique. Du Jugement de valeur*

Paris, Classiques Garnier, coll. L'Univers rhétorique, 2019, 324 pages

Je ne suis pas rhétoricien, pas même analyste des discours des médias, mais essentiellement sociologue. C'est comme tel que je me confronte au problème central posé par le livre de Roselyne Koren : quelle place donner au jugement de valeur dans une recherche qui met en jeu des discours controversés, à circulation sociale massive ?

L'autrice ancre sa démonstration dans une discipline : la rhétorique argumentative « conçue comme un arsenal de techniques mais aussi comme une éthique discursive » (p. 124). Elle engage le dialogue, d'abord avec les sciences du langage, revendiquant une spécificité dans l'univers francophone où, dit-elle, la neutralité axiologique est devenue dominante et les valeurs reléguées dans les marges de la recherche. La référence centrale est Chaïm Perelman, qui accepte d'emblée de placer le jugement de valeur au cœur de la recherche rhétorique et se donne pour but « de remplacer les axiomes et les raisonnements déductifs par des délibérations critiques intersubjectives » (p. 35). Elle s'intéresse moins au catalogue de procédés rhétoriques de C. Perelman qu'au soubassement philosophique de ses travaux, se proposant d'en « valoriser un aspect méconnu [...] et pourtant séminal : l'argumentation des valeurs, la logique du préférable et leurs liens avec la liberté et la responsabilité du sujet d'énonciation » (p. 280).

Mais, et ici l'autrice marque une ambition, elle se situe dans un réseau (inter)disciplinaire plus complexe. La première partie de l'ouvrage (« Prises de position épistémiques », p. 29-142) aboutissant à une « apologie et réhabilitation du jugement de valeur », offre un débat sur les valeurs allant au-delà de la rhétorique. Aux côtés de C. Perelman, R. Koren enrôle les philosophes Michael Walzer et Bertrand Williams, le sociologue Raymond Boudon, ainsi que, pour les spécialistes du langage, Alain Rabatel, Marie-Anne Paveau, Olivier Reboul, Ruth Amossy et bien d'autres auteurs. Dans ce champ, elle s'en prend non seulement au tenant de la neutralité, mais à une autre forme de critique, celle de la *critical discourse analysis* (Norman Fairclough, Ruth Wodak), qui rejette la neutralité épistémique au nom d'une critique des discours en tant qu'outil de domination.

Au fond, la position défendue est très proche de celle de certains sociologues, peut-être moins de

l'individualisme méthodologique de R. Boudon (cité à plusieurs reprises) que de la « sociologie pragmatique de la critique » telle que l'analyse Luc Boltanski. Ainsi lorsque R. Koren écrit que « le système du langage n'est pas uniquement coercitif, [qu']il comprend au contraire des mécanismes [...] qui laissent une marge d'autonomie réelle au locuteur » (p. 21), son objet ressemble à celui de L. Boltanski étudiant la façon dont « des personnes se livrent à la critique, c'est-à-dire à des disputes » (*De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, p. 47). Ici, un dialogue fécond aurait pu être noué, au-delà de quelques références à l'ouvrage de L. Boltanski et Laurent Thévenot (*De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991).

La seconde partie, la plus longue, propose « deux études de cas emblématiques. La responsabilité énonciative et l'application de la règle de justice » (p. 145-277). Le titre peut induire en erreur : les « cas » ne sont pas des événements ayant suscité un débat, mais des cas « conceptuels » autour de deux notions théoriques. De fait – et c'est un mérite de l'ouvrage –, tout le texte est à la fois constamment théorique et immédiatement nourri d'exemples concrets, ce qui permet d'entrer de façon aisée dans le débat. À une réserve près : parmi les exemples, trop de place est donnée au terrorisme, plus précisément aux attentats nés d'un certain intégrisme islamiste en 2015. Le sujet revient constamment. À certains moments, on pourrait croire qu'il s'agit d'enrôler C. Perelman contre le terrorisme, ce qui est dommage car, lorsque d'autres exemples sont proposés (comme le débat sur le multiculturalisme, p. 212-213), on comprend que son outil critique peut s'appliquer à bien d'autres sujets.

Je vais tenter – au risque de simplifier la démonstration – de résumer les arguments essentiels, sous la forme d'une série d'oppositions entre deux types de morale, deux usages du langage, deux catégories d'intellectuels. Au niveau philosophique, au fond, l'autrice oppose deux conceptions de la morale (ou de la critique, pour prendre le terme de M. Walzer). D'un côté, les « *thin concepts* » (B. Williams) (« concepts fins ») qui relèvent d'une « approche formelle abstraite et décontextualisée » ; de l'autre les « *thick concepts* » (« concepts épais ») qui possèdent « une définition partielle, mais opératoire, intégrant dans leurs considérations le contexte socio-historique et politique [...] au nom d'une éthique de responsabilité » (p. 212).

En lien avec cette conception de la morale, on trouve un portrait de l'intellectuel critique conforme à celui

dont M. Walzer fait l'éloge (et qu'il cherche lui-même à illustrer) : solidaire, engagé dans sa communauté particulière, refusant de juger avec détachement. Hannah Arendt apparaît aussi, partageant avec Max Weber « le même point de vue quant à l'individu soucieux avant tout de protéger sa conscience et à celui qui donne, au contraire, la primauté à la défense de la collectivité dont il est solidaire, défense qui peut le conduire à répondre au mal par la force » (p. 190). R. Koren donne des exemples de tels intellectuels ou critiques. Ainsi, avec une appréciation laudative d'un article du *Figaro* (24 mars 2017) intitulé « Les attentats de Londres et le déni des candidats à la présidence française face à l'islamisme », décrit-elle l'autrice comme « une femme engagée, n'hésitant pas à prendre position publiquement sur des questions de fond et non pas une militante au service d'une vision idéologique partisane » (p. 240).

Cet intellectuel souhaitable fait un usage précis du jugement de valeur. Il se refuse à la froideur de la fausse impartialité comptable. Selon R. Koren, il est des cas où « l'impartialité semble en contradiction avec une quête éthique du juste et de l'équitable » (p. 275). Elle précise plusieurs fois les critères du bon usage du jugement de valeur (p. ex., p. 110-114) : ce jugement donne la préférence au « raisonnable » par rapport au « rationnel » (abstrait) – ce qui converge à la fois avec R. Boudon et C. Perelman ; il permet l'action car « il ne contredit pas les idées généreuses, il les rend opérationnelles » ; il ne nuit pas à autrui. De façon générale, le jugement de valeur souhaité revêt fondamentalement « une forme relative et comparative » (R. Boudon et François Bourricaud, cité p. 114).

Cette apologie d'une rhétorique située, interactive, suppose, en creux, l'existence d'un monde social qui permet sa mise en œuvre, un monde où les individus ont déposé les armes et argumentent avec passion et bonne foi. C'est un monde perelmanien où la rhétorique, comme « négociation critique interactive des prises de positions des uns ou des autres » (p. 51), offre la solution la plus sensée, où la vérité théorique avec un grand V n'existe pas. Une hiérarchisation axiologique est nécessaire car il y va du « vivre ensemble », de la « cohésion des citoyens » (p. 52).

Quelle est la place de la violence dans ce débat ? Comment traiter ce moment où l'acteur social ne pratique plus la « négociation critique », mais passe à l'acte de prise, parfois meurtrière, sur le corps de l'autre ? Elle est tour à tour condamnée comme violence terroriste aveugle et justifiée comme violence

d'État nécessaire, dans l'État de droit. Ce point capital, de notre point de vue (car il questionne le cadre social et international de la mise en œuvre des arguments), est traité à partir de l'ouvrage de Gérard Chaliand et Arnaud Blin (éds, *Histoire du terrorisme. De l'Antiquité à Al Qaïda*, Paris, Bayard, 2004) sur l'histoire du terrorisme, qui s'interroge sur la légitimité du recours à la violence lorsqu'un pouvoir totalitaire ou une oppression violente exercée contre un peuple ne laisse pas d'autre choix (p. 224-232). S'ensuit une discussion sur les cibles légitimes ou non de cette violence physique, exercée directement contre les corps. Cependant – et ceci dépasse largement la question du terrorisme –, la discussion ne laisse pas de place à la notion de violence symbolique, de domination, d'oppression, telle que théorisée notamment par Pierre Bourdieu (*Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éd. Le Seuil, 2001). Tout se passe comme si seule la violence physique pouvait justifier la violence physique, et que la rhétorique intradiscursive offrait toujours une alternative. Le lecteur français d'aujourd'hui pensera immédiatement au débat sur la violence par et contre les gilets jaunes. Que se passe-t-il lorsqu'une rhétorique juridique et politique dépouille l'acteur social de toute ressource, y compris de l'accès même au langage et à la négociation ? Quel est alors le sens du passage à la violence ? Nous restons sans réponse.

Cette limite sur la notion de violence en touche une autre, qui apparaît dans l'ouvrage lorsque celui-ci se focalise sur la politique des « démocraties » (dans leur ensemble) face au « terrorisme » (les guillemets sont de l'auteur de cette recension). Le point de vue évoqué, l'apologie de la rhétorique, n'a-t-il pas une dimension « occidentale » ? Ce reproche a été exprimé par d'autres auteurs (Chaliand et Blin, cité p. 227). Peut-on établir de façon universelle la notion de « victimes civiles innocentes » ? Que se passe-t-il lorsque ces victimes tombent sous les coups d'un État (fut-il un État de « droit »), ou avec sa complicité (vente d'armes) ? Pour donner un exemple de la difficulté d'universaliser le point de vue supposé, on peut revenir (toujours dans le contexte français des attentats) sur le rapport à la religion et sur le blasphème qui a fait couler, notamment depuis 2015, beaucoup d'encre. R. Koren loue André Comte-Sponville, qui, interviewé par *Le Monde* (12 mars 2015), refuse toute forme de comparaison entre l'incitation à la haine raciale (l'antisémitisme chez Dieudonné M'Bala M'Bala) et le blasphème dans l'hebdomadaire *Charlie Hebdo* qui « fait partie de droits de l'homme ». Sans trancher, ne peut-on nuancer le point de vue ? Si la religion est perçue comme une partie intrinsèque de l'identité, un groupe peut se sentir victime d'une haine non raciale

mais religieuse. Ceci ne doit pas conduire à justifier l'usage de la violence, mais à s'interroger sur l'exercice d'une liberté en contexte. L'idée qu'il est légitime de ne pas aimer la religion, voire de la tourner en dérision, en contrariant directement les valeurs des croyants, est née de la modernité, et d'une modernité très française. André Comte-Sponville peut ici être perçu comme parlant au nom d'une communauté dans laquelle il est ancré, mais aussi comme produisant un argument universel abstrait (on peut se moquer de toute religion, autrement dit le blasphème « fait partie des droits de l'homme », ce qui entraîne dans l'immense débat sur la liberté d'expression et ses limites, et ses différentes contextualisations culturelles). La raison abstraite de l'un peut devenir le contexte concret de l'autre : on ne peut si facilement faire le départ.

Il y a place pour plus de deux positions dans le débat, sans que cela conduise à une justification d'une violence contre une autre. R. Koren (p. 125) écrit qu'« une discussion, aussi violente et aporétique soit elle, vaut mieux que des violences mortifères » (l'expression *violence mortifère* revient plusieurs fois). À nouveau, entre la discussion verbale et la violence, la distinction n'est pas facile à établir. Et que proposer à ceux, nombreux, qui n'ont pas accès à la discussion, dont le point de vue est ignoré ou dénié ? Pour qu'il y ait débat, il faut des instances et institutions qui donnent la parole (singulièrement, un État de droit qui fasse de la violence un usage limité et perçu comme légitime), et le refus de la parole, le mépris des dominants, est ici une forme de violence, au moins de notre point de vue. L'ouvrage apparaît comme un prolongement de Jürgen Habermas, un riche éloge d'un espace public argumentatif qu'on ne peut qu'approuver, mais tout en reconnaissant qu'il comporte une part d'idéalisation.

Jérôme Bourdon

Université de Tel Aviv, Département de communication,
I- 6997801 Tel Aviv, Israël
jerombourdon[at]gmail.com

Pierre RÉZEAU, *Les Mots des Poilus dans leur correspondance et leurs carnets*

Strasbourg, Éd. de linguistique et de philologie, 2018, 970 pages

Ce dictionnaire de Pierre Rézeau s'inscrit dans la lignée qu'a cultivée ce prodigieux lexicologue, spécialiste de parlers régionaux, de récits de voyageurs, de prières en ancien français, d'expressions quotidiennes, de noms de cépages ou en tant que directeur de recherche au Centre nationale de la recherche scientifique d'un *Trésor de la langue française* en 16 volumes.